

ALAIN DEBROUCKER

LE SECRET DE LA
CITADELLE DE
DOULLENS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-080-1

Dépôt légal : décembre 2023

Chères lectrices, chers lecteurs, j'espère que ce roman vous captivera.

Face à la violence gratuite du présent, il faut se souvenir des souffrances du passé pour affronter l'avenir. Aujourd'hui, le passé coule dans le présent.

Dans cette fiction, les noms, les personnages, les lieux, comme certains récits sont utilisés de manière fictive. Tous les actes de bravoure ont été bien réels et contés dans le respect de leur authenticité. Ils ont été enchevêtrés pour une même histoire. Toute ressemblance avec des personnages, des lieux ou des écrits serait une coïncidence.

La simplicité des écrits s'adresse aux lectrices et lecteurs occasionnels et à notre jeunesse. Sans brutalité, avec intrigue, ce roman ouvre les consciences vers une violence gratuite qui conduit au : « Plus jamais ça ».

Ce roman n'existerait pas sans le soutien formidable de l'équipe de la maison d'éditions Maïa. Un très grand merci à toute l'équipe éditoriale et aussi un grand merci à ceux qui ont contribué à la prévente.

Prologue

Un homme était plongé dans l'obscurité, respirait des relents de poussière de papier, de poudre à canon. Il avait perdu le sentiment de douleur et tout supplice psychique.

Il était assis sur une étrange chaise. Ses chevilles et ses poignets étaient fixés par de larges lanières de cuir. Il arrivait à absorber des ombres posées sur des étagères fantomatiques. Dans ce silence assourdissant, il cherchait l'immensité de la pièce.

La souffrance avait éveillé des images imprécises. La peur l'avait traversé comme une onde électrique. Dans des levers de paupières, il tentait de décrypter les mots absurdes d'une voix lente et monocorde.

Sans relâche et par intervalles réguliers, ses liens conduisaient un courant électrique de faible intensité pour évoluer à la limite de l'insupportable.

Après ces pulsions, un mouvement mystérieux sortait de l'obscur plafond.

Des crissements mécaniques lui projetaient des coups sur la poitrine.

Les jets d'eau froide n'adoucissaient pas son supplice, ils le maintenaient éveillé. Le plus dur était l'absence de geôlier et d'humanité.

À intervalles réguliers, un grand écran diffusait la noirceur des champs de bataille, des défilés militaires. Les vociférations du géniteur du Mal résonnaient dans les clameurs de bottes, de bombes. Les discours étaient prononcés dans une langue qu'il connaissait trop bien. Mentalement, la transcription des mots était comme un galet brûlant dans sa gorge.

Il trouvait la force de braver ses tortionnaires, cela était inutile, mais nécessaire pour lui. Il imaginait être observé.

À bout de forces, le silence emplissait ses tympans. Son corps s'engourdissait. Son cœur ne heurtait plus sa poitrine. Le sang dans ses veines semblait glacer sa chair.

Il serra très fort ses paupières pour voir un visage rond, lisse aux lèvres boudeuses sous des boucles blondes, son fils. Un trait amusé plissa ses lèvres en respirant un murmure : « *Lui vivra hors des tourments du passé* ».

Premier Jour

01

Un groupe de huit sexagénaires se réunit pour leur randonnée. Ils sont rassemblés sur une petite place, au pied du beffroi-porche du village de Lucheux. Jadis, les villageois vivaient dans le doux murmure de leur source. Aujourd'hui muette, elle suinte le mépris des hommes. Ils partent en voiture vers la citadelle de Doullens pour rejoindre d'autres amis.

En arrivant sur le parking de la forteresse, les treize marcheurs s'équipent de chaussures, de bâtons de marche et partent sur la gauche de la forteresse.

Ils avancent dans les fossés sous l'ombre des remparts de grès, de briques, en partie effondrés, envahis par la végétation. La brise semble porter les rumeurs du passé. Le froissement des arbres remémore les cris de femmes, les bruits de bottes. La criaillerie des oiseaux s'apparente aux ricochets de mitraille, aux plaintes des soldats meurtris.

Soudain, une dame arrête sa marche et bloque les pas des autres. Les petites rides de sa peau brunie se voilent d'une teinte blafarde.

Les pupilles dilatées fixent son bras tendu, son chuchotis attire l'attention :

— Vous... Vous voyez... Là-bas ! Au pied du rempart... Il y a un corps.

Tous les regards suivent son index qui montre les ombrages de grès. Patrick avance dans l'ombre de la citadelle. « *C'est un SDF, un émigré venant des plages du nord à la recherche d'un rêve.* » Ils stoppent à plusieurs mètres.

Le corps est face au sol. Il ne peut dire s'il s'agit d'un homme ou d'une femme.

Il avance avec précaution, comme un funambule sur son câble au-dessus du vide. Interpelle le corps, pas de réponse, pas de réaction.

Près de l'individu, il pose un genou à terre en évitant de souiller l'espace. Doucement, il pose deux doigts sur le cou. En regardant par-dessus son épaule, il interpelle ses amis.

— Il est mort.

Il reprend ses pas avec précaution vers le groupe. Danielle, la présidente de l'association de marche, comble les étonnements :

— C'est un homme ou une femme ?

— Je n'en sais rien, le corps est face au sol.

Patrick sort son portable :

— Je vais prévenir les gendarmes.

C'est avec brusquerie que Danielle prend le portable des mains de Patrick. Le regard de Patrick se pose sur Marie, son épouse. Elle comprend sa gêne, comme à son habitude, elle soutient son amie Danielle.

— Elle a raison, Patrick. Elle connaît le capitaine.

Dans une totale indifférence, les mots de Danielle se propagent dans les fossés :

— Capitaine Olivier ! Nous sommes dans la partie nord de la citadelle. On a découvert un cadavre !

... Un silence.

— Non !

... Un autre silence.

— Oui !

Les randonneurs étaient comme dans une ronde mystique.

02

Très vite, le hurlement de l'angoisse envahit la ville. Le bleu des gyrophares tinte les rayons de soleil et enflamme le haut des bastions.

Le capitaine Olivier et le lieutenant Romain viennent rejoindre la farandole statufiée. Connaissant les marcheurs, le capitaine cherche ses mots. Lui aussi est membre de l'association.

— Le lieutenant Romain va prendre vos témoignages.

Il part en laissant Romain, son carnet entre les mains.

L'attitude rêche du capitaine surprend les marcheurs. Ils le regardent partir vers ses hommes, son téléphone à l'oreille :

— Tu fais apporter des barrières par les services de voirie. Tu préviens la scientifique et la légiste.

Il est au centre d'un petit groupe d'uniformes, à bonne distance du corps.

— On sécurise la zone. On inspecte minutieusement les lieux. C'est une enceinte ouverte au public, il y a des résidus de toutes sortes, soyez minutieux.

Les marcheurs restent face à Romain. Chacun conte son arrivée en observant l'agitation des uniformes. Des hommes en combinaison blanche ont envahi le périmètre délimité par des rubans jaunes. Une jeune dame aux longs cheveux cuivrés est assise sur ses talons, aux côtés du corps.

Le capitaine est près d'elle. Le corps fait face au ciel maintenant.

— Alors, toubib ?

— Un homme, la cinquantaine, il n'a pas de papiers. Il porte des signes de violence, de torture, de brûlures, et de nombreux hématomes. Il a des traces de liens aux poignets, aux chevilles. La température du corps prouve qu'il est mort depuis vingt-quatre heures. Il a été déposé ici depuis trois, quatre heures grand max d'après l'humidité de ses vêtements. De toute évidence, cet homme a été torturé, pour en savoir plus il faut attendre l'autopsie.

Le capitaine regarde le haut des remparts, la légiste suit son regard.

— Non, il n'est pas tombé de là-haut, Capitaine.

Le capitaine fait le tour des hommes. Ils n'ont relevé que des traces de pas de diverses tailles dans l'herbe humide, inutilisables. Cela confirme que le cadavre a bien été transporté par plusieurs personnes. Il retourne vers le groupe des marcheurs.

— Alors Capitaine, c'est qui ? demande Danielle.

— C'est un homme. Il n'a aucun papier sur lui. Je vous demande de passer à la gendarmerie pour confirmer vos dépositions.

Patrick masque une sorte de soulagement et parle pour le groupe :

— Nous venons de tout dire au lieutenant, Capitaine !

— Je comprends, mais cela est très important, car le corps semble avoir été déposé peu de temps avant votre arrivée. Nous allons visiter rapidement l'intérieur de la citadelle.

Romain observe la retenue de son capitaine. Soudain, Danielle, d'une voix coléreuse et hargneuse, attire l'attention :

— Attendez ! Tu... Vous n'allez pas croire, Capitaine... Que nous sommes pour quelque chose dans la mort de cet homme !

— Je ne crois et ne suppose rien... Madame. Le lieutenant va enregistrer vos dépositions dans le moindre détail.

Ce mélange d'injonction et d'intimité calme les esprits. Le capitaine se retourne et part rejoindre ses hommes. Il quitte la zone avec plusieurs de ses hommes.

Romain reste près du véhicule et attend le retour du capitaine. Deux gendarmes restent sur place pour interdire les lieux au public.

Quarante minutes plus tard, Romain est au volant, remonte la rue du Bourg direction la caserne.

— Que penses-tu des marcheurs ? demande Olivier.

— Cela ressemble à une coïncidence. On ne peut rien affirmer sans connaître l'identité du cadavre.

— Ouais... On rentre et on fait le point. Puis tu enregistres les dépositions.

Olivier reste sur la réserve, Romain respecte le mutisme de son capitaine.

« Il aurait pu être parmi les marcheurs, aux côtés de son amie Danielle. »

Trente minutes plus tard, le capitaine est devant un grand tableau blanc.

« La victime ne me semble pas inconnue. »

Romain entre avec deux hommes. Sans attendre, Olivier entre dans le vif du sujet :

— Nous sommes devant un homicide. L'homme aurait été torturé. Le corps a été déposé tôt ce matin dans l'intention d'être découvert rapidement. On voulait peut-être que ce soient les marcheurs qui le trouvent ?

Dans la tête de Romain, tout se bouscule. *« Pourquoi une telle pensée ? »*

— Vous ne croyez pas à une simple coïncidence, Capitaine ? demande Romain.

— Oui... Bien sûr que oui... Pour l'instant, on...

La sonnerie du téléphone stoppe les mots. La voix du planton coule dans la pièce :

— Les randonneurs sont là, Capitaine.

— Oui, on arrive.

Le doigt sur le téléphone, il reste dans ses pensées, comme s'il attendait un message divin.

— Bon ! Il faut savoir ce qu'ils ont fait ce matin. Lorsque l'identification sera faite, nous aurons d'autres champs d'investigation.

Romain ne comprend pas la réaction du capitaine.

— Mais, Capitaine, pourquoi les interroger sur leur emploi du temps ?

— Pour ne rien négliger, Romain. On a déposé le corps deux ou trois heures avant l'arrivée des marcheurs. Je fais partie de l'association, à chaque sortie on reçoit par mail le parcours. Tout ressemble à une coïncidence, il vaut mieux en être sûr.

— Mais, Capitaine, ils vont se sentir coupables ? insiste l'un des hommes.

— Peut-être, mais on gagnera du temps. On pourra les écarter de suite. Demain, nous aurons l'identité de la victime. S'il n'y a aucune corrélation avec nos randonneurs, on aura gagné un temps considérable.

Romain se revoit notant les déclarations des marcheurs.

— Bien sûr, Capitaine, mais en supposant qu'ils auraient marché dans le sens inverse, ils ne l'auraient pas vu.

— Oui, c'est pour cela que je demande de bien se concentrer sur leur déposition. Comme j'ai dit, Romain, à chaque marche, l'itinéraire est bien précis. Ils devaient aller dans ce sens.

— Donc pas de coïncidence, Capitaine, nous sommes face à un acte prémédité.

— Le hasard fait que ce sont eux qui sont passés les premiers. Olivier se lève, regarde par la fenêtre.

— En enregistrant leurs dépositions, soyez précis. On ne peut rien faire de plus que de les disculper rapidement.

03

En quelques minutes, Romain et les deux gendarmes préparent une stratégie de communication. L'un des hommes part chercher un randonneur.

Romain lui demande de prendre place face à lui, de l'autre côté du bureau en désignant la chaise. La jeune gendarme reste debout sur le côté et à l'écart du bureau.

— Nous allons prendre votre témoignage et votre emploi du temps de ce matin.

L'homme se sent sur le banc des accusés, reste sur la défensive.

— Vous n'allez pas croire que nous sommes pour quelque chose dans cette histoire ?

— Non, bien sûr que non ! Vous étiez là par hasard. Nous vous demandons de vous souvenir du moindre détail de votre arrivée sur le parking.

— OK ! Ce matin, je me suis levé vers 6 h 30, comme d'habitude. Après mon petit-déjeuner, je suis allé chez la voisine avec mon épouse. On passe une heure chaque matin avec elle. C'est une dame de 92 ans qui vit seule, on l'aide pour sa toilette et divers trucs pour la journée. On est partis rejoindre à pied les autres sur le parking de la citadelle. Il était environ 8 h 55. Danielle venait juste de se changer. Pour une fois que Marie et Patrick avaient bien tout organisé, il faut que l'on tombe sur un cadavre.

Romain reste bloqué sur « pour une fois que tout était bien organisé ».

— Vous dites que la marche avait été bien organisée. Cela a l'air de vous étonner ?

— Oui et non ! Nous sommes une petite association et on prépare les randonnées chacun notre tour avec plus ou moins de sérieux, aujourd'hui tout était bien cadré. On devait faire le tour des remparts, sortir, prendre la direction du moulin Hem, revenir par la zone industrielle, place de Varenne, et passer devant le collège Jean Rostand, puis longer l'Authie pour remonter vers la citadelle.

— C'est une belle balade.

— Oui, environ trois heures de marche, on voulait profiter du beau temps. Il est mort de quoi cet homme ?

— On attend les résultats de l'autopsie.

La gendarme reconduit l'homme dans le hall et demande à son épouse de le suivre. Elle confirma les dires du mari. Les autres marcheurs confirmèrent leurs emplois du temps.

Après plus de quarante minutes d'attente, Romain fait face à Danielle.

— Je me suis levée à 7 h. Je suis partie en voiture vers les 8 h pour faire deux à trois tours de la citadelle en courant. Je me suis changée dans la voiture. Ensuite, les autres sont arrivés.